

LES CORPS ET LES VOIX REBELLES



DE
CHIARA
FUMAI

“L’art doit stimuler des questions
qui anticipent les transformations
culturelles.”

— Chiara Fumai

“Toute la nuit je fais la nuit.
Toute la nuit j’écris.
Mot à mot j’écris la nuit.”

— Alejandra Pizarnik

CHIARA FUMAI naît en 1978 à Rome et disparaît tragiquement en 2017. Son engagement féministe, sa capacité à renouveler la performance, la performativité de son discours font d’elle une artiste contemporaine des plus singulières et étonnantes.

Chiara Fumai, *The Book of Evil Spirits*,
production stills, 2015
© Photo: pred. Courtesy the Church of Chiara Fumai

Le 9 septembre 2021, La Loge inaugurera l’exposition *Poems I Will Never Release, 2007-2017* (“Ces poèmes que jamais je ne publierai”) qui lui est consacrée. Celle-ci fait partie d’un projet plus vaste réunissant diverses institutions européennes dans le but d’analyser le parcours complexe de Fumai, DJ, performer et artiste visuelle qui a contribué à développer à la fois le langage de la performance et l’esthétique féministe de ce début de XXI^e siècle. Après le Centre d’Art Contemporain (Genève), le Centro per l’Arte Contemporanea Pecci (Prato), La Loge (Bruxelles), l’exposition se déplacera en 2022 à La Casa Encendida (Madrid).

Dans ce texte, nous nous concentrerons sur l’engagement féministe de Fumai, qui se déploie à travers un *panthéon* de femmes¹, véritable constellation, généalogie féminine et féministe qu’elle incarne dans ses performances.

En prenant appui sur certaines réflexions du philosophe Walter Benjamin, nous montrerons comment l’artiste arrache à l’oubli le récit, l’histoire singulière de ces femmes marginalisées, rebelles et insoumises pour questionner les récits dominants et briser leur linéarité.

La modernité occidentale aura conféré au futur une capacité d’irruption, d’explosion, de révélation, une “capacité messianique” selon les termes de Benjamin. Or, à notre sens, c’est plutôt ici la capacité rédemptrice du passé, sans laquelle aucune politique insurrectionnelle n’est possible, que le travail de Fumai nous permet de voir en acte.

Arracher à l’oubli ces femmes rebelles ou marginalisées, c’est remettre en cause l’histoire dominante qui les a exclues, oubliées ou réduites au silence. Dans ces *rencontres*, *possessions*, *incarnations* performées, pointe comme un écho benjaminien :

“Le passé apporte avec lui un index secret qui le renvoie à la rédemption. N’est-ce pas autour de nous-mêmes que plane un peu de l’air respiré jadis par les défunts ? N’est-ce pas la voix de nos amis que hante parfois un écho des voix de ceux qui nous ont précédés sur terre ? [...] Il existe une entente tacite entre les générations passées et la nôtre. Sur Terre nous avons été attendus. À nous, comme à chaque génération précédente, fut accordée une *faible force messianique* sur laquelle le passé fait valoir une prétention. Cette prétention, il est juste de ne la point négliger.”²

Invoker, évoquer, convoquer ces femmes permet donc à Fumai d’extraire d’une histoire comprise comme un *continuum* homogène et linéaire ces vies oubliées et refoulées parce que dissidentes, insolentes, rebelles et indomptables. Ainsi, à la suite de Benjamin, nous pourrions lire chaque *possession*, *incarnation*, *rencontre* de Fumai comme une interruption, un hiatus, une rupture dans et de l’histoire dominante et patriarcale.

Qui plus est, son geste artistique, son *unwork*, comme elle l’a elle-même défini, n’est pas seulement un geste de protestation et de revendication féministe. Il est, pour reprendre une expression lacanienne, une véritable ouverture au *dire* plutôt qu’au *dit*. De ce fait, son *unwork* pourrait être considéré comme une *anarchéologie* : il ne s’agit pas de retracer une sorte d’histoire monumentale des femmes, mais plutôt de créer une constellation de femmes rebelles, militantes et insoumises qui défient courageusement les mensonges d’un système patriarcal et misogyne qui les en a toujours écartées et refoulées. Ces femmes sont les voix qui ne veulent pas se taire, les histoires qui brisent les silences assourdissants auxquels elles ont été contraintes. Comme l’affirme Françoise Collin :



Chiara Fumai, *Shut Up. Actually, Talk* (The world will not explode), 2012.
Group performance on the roof of the Fridericianum featuring Zalumma Agra and the Stars of the East, words by Carla Lonzi ("Let's Spit on Hegel," 1970) and Rivolta Femminile ("I Say I," 1977), 60 min
Courtesy Chiara Fumai, commissioned by dOCUMENTA (13) and produced with the support of Fiorucci Art Trust, London. © Photo: Henrik Strömberg

"La culture patriarcale est homologique: elle tend à réduire tout ce qui excède sa norme et confond ce processus de colonisation, ou de domestication, avec l'universalité. Les femmes, les irréductibles, elle les réduit, soit en les isolant, en les dominant et en les exploitant, soit en les assimilant⁹."

L'artiste est bien consciente que la pire violence faite aux femmes est de les contraindre à une lutte pour la libération, alors que l'art exige un pur exercice de la liberté. Sa liberté, que l'on pourrait qualifier d'anarchique, lui permet de se dé-situer, de déplacer le temps et l'espace dans ses performances, en faisant littéralement occuper son corps par ces femmes excentriques, insolentes et rebelles.

Il n'y a pas de liberté sans un mouvement de libération, mais paradoxalement il n'y a pas de libération sans rapport à la liberté, et tout le *unwork* de Fumai est profondément animé par ce besoin de liberté. En révélant les relations de pouvoir et la misogynie, l'artiste accède à cette liberté sans laquelle l'art lui-même devient impossible.

On pense notamment à *I did not Say or Mean 'Warning'* (2013), à la fois performance et vidéo-performance, présentée au sein des collections du Palazzo Querini Stampalia (Venise). Fumai y affronte en particulier la violence systémique de l'histoire de l'art qui a toujours marginalisé et exclu les femmes, les réduisant à des objets passifs qui *n'ont pas de corps mais sont un corps*.

Dans cette performance comme d'autres, c'est dans son corps, dans sa chair même que toutes ces femmes qui l'ont précédée habitent au quotidien. Voix refoulées de toutes celles, muettes, qui crient: *nous sommes les nièces de toutes les sorcières que vous n'avez pas pu brûler*⁴.

Ainsi, dans *Chiara Fumai legge Valerie Solanas* (2013), sans apporter de changements substantiels au texte de celle-ci, Fumai parvient néanmoins à transformer les déclarations inconfortables et provocatrices de la féministe américaine en paroles vivantes, puissantes et urgentes au sein du débat actuel sur la violence et la place des femmes dans les sociétés contemporaines qui demeurent profondément patriarcales.

Qui plus est, avec intelligence et rigueur, Fumai nous montre à travers tout son parcours que le propre de la parole de l'art est de rester dans l'interrogation, de formuler et de reformuler une question plutôt que d'assigner au langage un devoir de réponse:

"Par le biais de mes œuvres, je ne prétends pas fournir des réponses au spectateur. Je me limiterai à poser des questions spécifiques en les esthétisant. [...] En soustrayant mes œuvres au point de vue dominant, il est inévitable que mon travail soit fortement polarisé et donc ultra-féministe."⁵

**CHIARA FUMAI
POEMS I WILL NEVER
RELEASE, 2007-2017**

SOUS COMMISSARIAT DE
FRANCESCO URBANO RAGAZZI
ET MILOVAN FARRONATO,
EN COLLABORATION
AVEC MARA MONTANARO POUR
LE PROGRAMME PUBLIC
LA LOGE
86 RUE DE L'ERMITAGE
1050 BRUXELLES
WWW.LA-LOGE.BE
DU 9.09 AU 13.11.21

**POEMS I WILL NEVER
RELEASE - CHIARA FUMAI
2007-2017,**

ROME, NERO ED., MAI 2021
TEXTES DE: IRENE
ARISTIZÁBAL, ANDREA BELLINI,
FEDERICO CAMPAGNA, MILOVAN
FARRONATO, FRANCESCO URBANO
RAGAZZI, MARA MONTANARO,
CHUS MARTÍNEZ, PAULINA
OLOWSKA, GIOVANNA
ZAPPERI, RAIMUNDAS
MALAŠAUSKAS, GABRIEL LESTER,
CRISTIANA PERRELLA, MARCELLO
BELLANPARU.
ÉDITION ANGLAISE, 484 PAGES (ILL.),
50€, ISBN: 978-88-8056-120-0

1 E. Palladino, C. Lonzi, R. Eskenszi, Z. Agra, A. Jones, V. Solanas, E. Querini Valier, N. Bellini, R. da Scandona, R. Luxemburg, U. Meinhof.

2 W. Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, *Thèse II*, p. 25.

3 F. Collin, "La question du langage-femme", in *Les Cahiers internationaux du symbolisme*, n° 29-30, 1973, pp. 65-67.

4 Pancarte, mars 2020.

5 Entretien avec Chiara Fumai, "Il reale è un mistero", 2015, <https://www.espoarte.net/arte/il-reale-e-il-mistero/>

6 C. Gaulke, in *Constellations subjectives. Pour une histoire de l'art féministe*, Paris, Éditions iXe, 2020, p. 107.

7 Cfr. F. Collin, "Le non-né. Histoire et récit", in *Ingeborg Bachmann*, Europe, 2003.

8 F. Collin, "Visibilité et représentation", in *Je partirais d'un mot. Le champ symbolique*, Paris, Fus Art, 1999, p. 101.

Chiara Fumai, still from *Chiara Fumai legge Valerie Solanas*, 2012-13
Courtesy Waterside Contemporary

Si, comme le dit Cheri Gaulke, la performance est une manière d'être/de se situer en "dehors des traditions gouvernées par les hommes"⁶, Fumai révolutionne et renouvelle la pratique performative elle-même. On peut penser à ses performances comme à une forme d'intensification de la vie, c'est-à-dire à la puissance imprévisible et imprévue du corps, du corps même de l'artiste, qui rend présent ce qui est absent ou appartient au passé.

En plus des performances, Fumai crée avec ses installations, conférences performatives, vidéos, collages et dessins un véritable espace, lieu d'élaboration symbolique de son *unwork*, dans lequel ces femmes se réapproprient leur rapport au monde.

Là où il y a de la pure perte parce que les femmes ont été soumises à des pratiques de stérilisation tant réelles que symboliques, Chiara Fumai leur rend la parole.

Le massacre historique de la création féminine est sans rémission. L'artiste est bien consciente que les femmes qui émergent aujourd'hui dans l'art, comme dans d'autres domaines, portent ce deuil du *non-né*⁷, et se soutiennent à travers lui, qui est toujours aussi le deuil de toutes les femmes qui refusent la victimisation et cherchent, au contraire, à transformer la douleur en pratiques de luttes.

La mémoire est aussi la mémoire du manque, de l'absence, et le temps n'est pas seulement le "temps retrouvé" mais aussi le "temps perdu". Fumai tente d'apprivoiser cette absence, de construire — à travers ses *incarnations*, ses *possessions*, ses *rencontres* — une généalogie féministe, la sienne, indomptée et indomptable. C'est une façon d'enchâtrer le temps avec la force de son corps qui se laisse occuper et habiter, et qui devient à chaque fois le lieu d'une exposition totale. Il s'agit d'un déplacement continu des intensités, d'un corps à l'autre, d'une voix à l'autre, intensités qui sont toutes vécues dans et par le corps de l'artiste.

Elle fait en sorte, pour citer Collin, "que les femmes ne soient plus dites par d'autres qu'elles mais disantes, qu'elles ne soient plus vues par d'autres qu'elles mais voyantes"⁸. Une œuvre qui s'impose parce que capable d'interrompre, de déstabiliser et troubler le point de vue dominant. En ne restant plus "à leur place", les figures insoumises que l'artiste convoque et invoque dans ses performances constituent ainsi une véritable constellation et coalition insurrectionnelle féminine et féministe.

Enfin, soulignons, comme le rappelle Francesco Urbano Ragazzi, que dans les derniers mois de sa vie, Fumai a rassemblé du matériel sur Christine de Pizan, philosophe et poétesse du XV^e siècle, auteure de *La Cité des Dames*. Elle envisageait également de construire une cité utopique, allégorique et visionnaire pour les femmes rebelles, consciente que les coalitions/alliances entre femmes sont la seule possibilité de résistance à la violence systémique du patriarcat.

Mara Montanaro

